

Les Commis de Guillaume II

Décidément, les intellectuels sont trop bêtés. Les fougueux avocats de M. Dreyfus n'ont pas tant pris la défense de leur client parce qu'ils le croyaient innocent que pour faire pièce à l'armée, aux officiers sous les ordres desquels ils ont été au sergent en temps de guerre.

On comprend alors l'allégresse dans laquelle nos intellectuels sont plongés depuis que le madré petit-fils de Guillaume I^{er}, roi de Prusse, leur a fait entrevoir la possibilité d'une bonne alliance entre les vaincus et les vainqueurs de 1870, entre la France et l'Allemagne; ce qui, selon nos excellents adroitateurs de la vérité en marche, supprimera toute cause de conflits entre peuples, assurera le règne de la paix éternelle.

Eh bien, il me faut désabuser ces bucoliques roucouleurs. Non, la concorde n'est pas près de régner sur un monde assagi; non, l'alliance germano-française — dans laquelle la France jouerait, à l'heure actuelle, le personnage de la génisse, de la chèvre ou de la brebis en société avec le lion — n'aurait pas le don de fermer l'érebrant des combats humains, des tueries en masse et selon les règles. On les subirait toujours, la France et l'Allemagne y tiendraient toujours les grands premiers rôles; seulement nous serions à la remorque de la Prusse, travaillant, peinant, souffrant, mourant pour sa gloire et son profit, marchant sous ses drapeaux, devenus ses dupes et ses esclaves, si j'appelle les choses par leurs vrais noms. Oui, nous courons, à enjambees de géants, vers la servitude, et les intellectuels, qui ont horreur d'être soldats obéissants à des officiers français, seront bientôt soldats obéissants à des officiers prussiens. Ceux qui, comme moi, ont vu faire l'exercice sur les places publiques de Mayence et de Cologne, ou sur les champs de manœuvre de la vraie Prusse, n'envisagent pas gaieusement la perspective et préfèrent, de beaucoup, le service militaire dont nous jouissons.

Depuis six mois, grâce à l'affaire Dreyfus, grâce à la désorganisation qu'elle a apportée dans les esprits et dans l'armée, grâce aux haïnes qu'elle a fait germer et grandir entre Français, nous approchons rapidement du but où les Allemands, les Italiens nous poussent, et nous serons prochainement quantité négligeable à la guerre, bons simplement à être enrégimentés comme les Danois du Schleswig, comme les malheureux Alsaciens et Lorrains annexés. Alors, sous les ordres de généraux prussiens ne plaisantant pas, nous ferons bénéficier nos ennemis des qualités militaires propres à notre race et permettrons à l'Allemagne de fonder l'immense empire que rêve son empereur. Est-ce là la desideratum de nos intellectuels juifs, protestants ou fantaisistes? J'en doute, mais l'événement est certain.

Je n'en veux donner comme preuve que la grâce du général italien Giletta, condamné, il y a huit jours, pour espionnage patent, et que notre magnanime gouvernement vient de rendre à ses chères études topographiques, avec excuses, sans doute. Après pareille défaillance, il n'y a pas à nier que les ministres de la République française ne sont plus que les commis de l'empereur Guillaume, et qu'ils exécutent, à la minute, les ordres qu'ils reçoivent de leur jeune patron.

A quand la publication officielle de l'instrument diplomatique de notre soumission définitive? Voilà où nous ont conduits les nigauds! Mais le dernier mot n'est pas dit.

ALFRED DUQUET.

EN PROVINCE

CHERBOURG. — On posait hier sur les murs des affiches ridicules invitant la population à acclamer l'armée à l'occasion de la revue des troupes. Au moment où je vous télégraphie, les troupes de la garnison, comprenant le 1^{er} et le 5^e régiment d'infanterie de marine, le 2^e de

TELEGRAMMES DE LONDRES

LA GUERRE OU LA PAIX

Le courrier du Cap. — Déception des Jingoïstes. — La ligue des Afrikanders. — La guerre quand même.

Londres, 14 juillet. — Les nouvelles parvenues ce matin du Cap ont été le don d'expérier le chauvinisme outrancier des Jingoïstes. Un meeting avait été organisé à Worcester pour soutenir la politique belliqueuse du gouvernement anglais. Les organisateurs, tous chaleureux partisans de sir Alfred Milner, espéraient une victoire; leurs espérances ont été cruellement déçues. C'est au milieu des huées qu'ils ont dû évacuer la salle où se tenait la réunion.

Dès le début, le maire, nettement opposé à toute expression de sympathie envers les Uitlanders, avait nettement refusé de présider la réunion. Plusieurs notables, sollicités après lui d'accepter la présidence, avaient également décliné cet honneur compromettant.

La politique chère à M. Chamberlain est d'ailleurs fort loin de rencontrer dans la colonie une unanimité d'approbation. On assure, et ce bruit semble vraisemblable, que le Parlement du Cap exprimerait une résolution l'espérant que l'Angleterre demurerait en paix.

On juge de l'accueil fait à cette nouvelle dans les milieux que la presse impérialiste chauffe à blanc depuis un mois.

Ce qui semble en justifier l'exactitude, c'est que dans sa dernière réunion la section du Cap de la ligue des Afrikanders a adopté à l'unanimité deux résolutions nettement favorables au maintien de la paix.

La première décide que l'Assemblée, convaincue des conséquences désastreuses qu'aurait une guerre avec le Transvaal, se déclare vigoureusement favorable à un règlement pacifique du différend existant et pense que le moyen le meilleur d'arriver à cette solution est de régler la question de la franchise sur la base des dernières propositions.

de la 136^e de ligne, le 2^e régiment d'artillerie de marine, le 5^e bataillon d'artillerie à pied, les fusiliers marins, etc., etc., sont alignés sur la place Napoléon. La foule est immense, elle crie « Vive l'armée! » elle fait une ovation au vice-amiral Dieudonné, préfet maritime, et aux officiers généraux et supérieurs qui forment son brillant état-major. — A. G.

BREST. — Comme tous les ans, la revue des troupes de la garnison par le vice-amiral Barrera, préfet maritime, a eu la cérémonie importante de la journée. Elle a eu lieu à neuf heures, sur le cours d'Ajot et la place du Château, en présence d'une immense foule qui a vivement acclamé nos soldats.

Dans la rade, les bâtiments de l'escadre ont arboré le grand pavot, et le *Formidable*, qui porte le pavillon du vice-amiral Sallandrouze de Lamornaix, a tiré les salves réglementaires.

TOULOUSE. — La revue des troupes de la garnison a eu lieu à une imposante manifestation en faveur de l'armée. Le général commandant le dix-septième corps a été l'objet d'enthousiastes ovations en se rendant du quartier général aux allées sur lesquelles étaient rangées les troupes.

NOS RENSEIGNEMENTS CONFIRMÉS

L'Echo de Paris de ce matin confirme les renseignements de notre correspondant de Marseille sur la probabilité de la venue de l'escadre italienne dans ce port au mois d'octobre.

L'Avortement de la Conférence

(Service spécial de la Patrie) Copenhague, 14 juillet. — Le Traité serait extrêmement décevant du peu de résultat de la Conférence de La Haye et songerait même à retirer au comte Mouraviev le portefeuille des affaires étrangères.

INFORMATIONS

A L'OFFICIEL. — Le Journal officiel publie ce matin de nombreuses promotions et nominations d'officiers de l'instruction publique et d'académie.

A L'INSTITUT. — Les Immortels détiennent assurément le record de l'assiduité. Pour eux, pas ou presque pas de vacances, même à l'époque traditionnelle des congrès scolaires ou administratifs.

Le nom d'Henri est en effet très répandu; aussi espèrent-ils faire de nombreuses et productives affaires.

AU MARCHÉ AUX FLEURS

Tandis qu'à tout Paris s'animait, le marché aux Fleurs et ses abords, transformés en un immense parterre, offraient un spectacle des plus agréables.

LE GÉNÉRAL GILETTA A NICE

(Service spécial de la Patrie) Nice, 14 juillet. — On continue à affirmer, malgré tous les récits des journaux, que le général Giletta est toujours aux nouvelles prisons.

CHEZ EUX ET CHEZ NOUS

Le cas de Mme Maybrick. — Le gouvernement américain a vainement sollicité la révision du procès de Mme Maybrick, l'Américaine condamnée à perpétuité, il y a douze ans, par le jury de Liverpool, pour avoir empoisonné son mari à l'aide de papier tue-mouches. Tous les doutes qui existent sur la justesse de cette condamnation ont trouvé le gouvernement anglais inébranlable.

Au plus fort des attaques dont les prétendues erreurs judiciaires françaises ont été l'objet en Angleterre, à propos de l'affaire Dreyfus, il est bon de rappeler qu'en ce pays le respect de la chose jugée est poussé à tel point que la loi ne prévoit même que la révision dans un nombre de circonstances. Le cas de Mme Maybrick vient en fournir une nouvelle preuve.

TELEGRAMMES DE LONDRES

LA GUERRE OU LA PAIX

Le courrier du Cap. — Déception des Jingoïstes. — La ligue des Afrikanders. — La guerre quand même.

Londres, 14 juillet. — Les nouvelles parvenues ce matin du Cap ont été le don d'expérier le chauvinisme outrancier des Jingoïstes. Un meeting avait été organisé à Worcester pour soutenir la politique belliqueuse du gouvernement anglais. Les organisateurs, tous chaleureux partisans de sir Alfred Milner, espéraient une victoire; leurs espérances ont été cruellement déçues. C'est au milieu des huées qu'ils ont dû évacuer la salle où se tenait la réunion.

Dès le début, le maire, nettement opposé à toute expression de sympathie envers les Uitlanders, avait nettement refusé de présider la réunion. Plusieurs notables, sollicités après lui d'accepter la présidence, avaient également décliné cet honneur compromettant.

La politique chère à M. Chamberlain est d'ailleurs fort loin de rencontrer dans la colonie une unanimité d'approbation. On assure, et ce bruit semble vraisemblable, que le Parlement du Cap exprimerait une résolution l'espérant que l'Angleterre demurerait en paix.

On juge de l'accueil fait à cette nouvelle dans les milieux que la presse impérialiste chauffe à blanc depuis un mois.

Ce qui semble en justifier l'exactitude, c'est que dans sa dernière réunion la section du Cap de la ligue des Afrikanders a adopté à l'unanimité deux résolutions nettement favorables au maintien de la paix.

La première décide que l'Assemblée, convaincue des conséquences désastreuses qu'aurait une guerre avec le Transvaal, se déclare vigoureusement favorable à un règlement pacifique du différend existant et pense que le moyen le meilleur d'arriver à cette solution est de régler la question de la franchise sur la base des dernières propositions.

LA MATINÉE

Départ des Sénégalais

De Courbevoie à Longchamp. — Toute la matinée, la foule n'a cessé de stationner devant la caserne du 129^e de ligne, d'où allaient partir les tirailleurs de la mission Marchand pour se rendre à Longchamp.

La municipalité de Courbevoie, vexée parce que l'on ne lui a pas donné le temps de prononcer les discours de bienvenue qu'elle avait préparés en l'honneur de la mission et pour son arrivée, a fait pavoiser, en encourageant la population à acclamer les vaillants auxiliaires du commandant Marchand.

Toute la rue de Bezons, à Courbevoie, depuis la caserne jusqu'à la place Victor-Hugo, est remplie de curieux qui stationnent sur plusieurs files de chaque côté des trottoirs.

Le commandant Marchand, le capitaine Barrière, le capitaine Germain, le capitaine Larcq, et le capitaine Mangin, ainsi que le docteur Emile, sont arrivés dans la matinée à la caserne. Les chevaux qu'ils doivent monter pour se rendre à la revue à la tête des tirailleurs sont sellés et harnachés depuis dix heures.

Seuls, en effet, des officiers, les lieutenants Fouque et Dye ne sont pas montés. Vers onze heures, la compagnie des tirailleurs de la mission, à la tête de laquelle se trouve le capitaine Germain, est en marche pour se rendre à la revue à la tête de la caserne, précédant le 129^e de ligne.

Alors, des acclamations enthousiastes retentissent. Les cris de : « Vive Marchand! Vive l'armée! Vive la mission! » se succèdent sans interruption et c'est à grand-peine que l'on arrive à la place Victor-Hugo, où la foule est plus considérable encore.

Sur tout le parcours, ce sont des cris d'enthousiasme qui retentissent à la marche de ceux qui précèdent la petite troupe. Le trajet est franchi à une allure régulière, et les noirs redressent fièrement la tête, heureux des bravos qu'ils font naître sur leur passage.

Au pont de Suresnes, l'encorement est considérable. Enfin, grâce au service d'ordre et à la police suburbaine, qui a tout entière été mobilisée pour la circonstance, on arrive sans trop de difficultés à Longchamp et la mission se place tout à fait à l'extrémité des troupes à pied, à droite des tribunes, devant le 129^e régiment d'infanterie, qui la suit.

L'allure martiale des tirailleurs, qui, en dépit des fatigues du voyage récent, paraissent pleins de bonne humeur et d'entrain, a été très frappé tous ceux qui les ont vus défiler.

LE DÉPART DES CASERNES

Le défilé en ville. — La grande halte. — Dès le réveil, ce matin, grand branle-bas dans toutes les casernes de Paris. Chacun donne le dernier coup d'astiquage à son fourgon, vérifie sa tenue, s'assure de la blancheur immaculée de ses gants ou de ses guêtres.

A partir de dix heures, ce n'a été, de tous côtés, que régaliments de toutes les armes sur les casernes, qui se pressaient, acclamant nos braves soldats et se découvrant devant les drapeaux au cri de « Vive l'armée! »

La limite extrême pour l'arrivée des troupes sur le terrain ayant été fixée à une heure, ce n'est que vers onze heures que les corps casernés dans le centre sont partis pour Longchamp, aussi la fatigue n'a-t-elle pas été trop grande.

Le spectacle a surtout été le plus intéressant sur les quais, où sont successivement passés l'artillerie de Vincennes, les dragons, les sapeurs-pompiers et bien d'autres corps. On sait que cette année la garde ne défille pas: son passage en ville, musique en tête, a donc manqué aux Parisiens.

Les élèves de l'École polytechnique, qui passent la revue en tenue de ville, jouissent du privilège de se rendre isolément sur le terrain de manœuvres; le point de rassemblement pour ces élèves étant fixé près du pont de Suresnes, sur la route du Bord-de-l'Eau.

Les points d'entrée dans le bois ayant été minutieusement déterminés par le gouvernement militaire, aucune erreur ne s'est produite et les troupes ont pris successivement les emplacements fixés sous les grands arbres pour y faire la halte réglementaire et prendre un repas froid.

De nombreux tonneaux d'eau fraîche avaient été disposés auprès de chaque emplacement; inutile d'ajouter qu'ils ont été les bienvenus pour les soldats, qui avaient déjà dans leurs bidons du café ou du thé.

L'École spéciale militaire, l'École de Fontainebleau, la brigade du génie, le 16^e bataillon d'artillerie à pied, ont fait leur entrée par le pont de Suresnes.

Le 124^e de ligne, par la porte de Saint-Cloud; la cavalerie de Saint-Cyr, le 3^e brigade d'artillerie, le 17^e régiment de chasseurs, le 26^e escadron du train et le 27^e dragons, par la porte de l'Hippodrome.

Le 13^e et le 18^e bataillon de chasseurs, par l'allée de Longchamp.

Le 130^e, le 115^e, le 1^{er} et 2^e cuirassiers, l'artillerie à cheval, par l'avenue de l'Hippodrome et le chemin de la Grande Cascade.

Tous les autres corps, par la porte de Boulogne.

LE CORTEGE PRESIDENTIEL

M. Loubet quittera l'Elysée à deux heures. Toute la matinée M. le général Bailloud s'est occupé du règlement des places dans le cortège.

L'AFFAIRE DE PELLIEUX-DELPECH

On nous affirme que le duel de Pellieux-Delpech aura eu lieu aujourd'hui si le général de Pellieux n'avait dû assister à la revue.

QUAND MÊME !

Les membres de la Ligue des Patriotes se sont réunis ce matin aux Tuileries, autour de la statue *Quand Même*. L'affluence était assez nombreuse. Les ligues doivent aller déjeuner sur l'herbe, à Saint-Cloud, puis de là se rendre à la revue.

LES CÉRÉMONIES PATRIOTIQUES

A la statue de Strasbourg. — Durant toute la matinée, ce n'a été devant la statue de Strasbourg qu'un incessant défilé de sociétés patriotiques.

La préfecture de police ayant organisé autour du monument un important service d'ordre, ce n'est que difficilement qu'on pouvait en approcher et sont les porteurs de couronnes et les chefs des délégations étaient autorisés à rompre le cordon d'agents qui l'entourait.

Parmi les sociétés qui sont venues place de la Concorde, il faut citer : la Réunion amicale des anciens défenseurs de Strasbourg, les Patriotes travailleurs du treizième arrondissement, la Schlestiadonna, l'Association amicale des Alsaciens-Lorrains, l'Association-Lorraine, etc.

La plupart de ces sociétés se sont ensuite rendues au monument *Quand Même*, de Mercé, et à la statue de Gambetta, place du Carrousel.

LA RUE

La Fête à travers Paris. — Nous devons le constater avec une certaine satisfaction : Paris, oubliant les affaires en cours, n'a songé qu'à se distraire et à s'amuser à l'occasion de la fête nationale.

Partout le 14 juillet a été célébré avec entrain, la décoration des rues a été faite de façon coquette et rien n'a été négligé pour le pavoiement des édifices publics et des maisons particulières.

On prétend qu'en France tout finit par des chansons; c'est possible, mais aux chants joyeux, il faut ajouter les danses et de nombreux autres divertissements qui, de façon générale, se terminent par des refroidissements.

Toute la nuit, les groupes ont circulé nombreux, joyeux, dans les rues, faisant une station à tous les bals en plein vent rencontrés sur le chemin, et ce, à la grande satisfaction des débitants de boissons et cafetiers du voisinage.

Sur bien des points, des retraites aux flambeaux avaient été organisées qui ont, par leurs succès plus ou moins discordants, été une note dans les différents quartiers de la capitale.

La journée d'aujourd'hui, grâce à l'initiative des comités de quartiers, a été ou sera consacrée à des jeux de toutes sortes à la portée de tous les âges et des deux sexes : jeux de ciseaux, jeux des œufs, mats de coq, etc., etc. Le tout se terminera généralement par une tombola organisée par des particuliers pour couvrir les frais de la fête et au profit des pauvres.

Ajoutons à cela les nombreuses baraques de forains qui, durant huit jours, vont jeter une note gaie dans les rues à l'occasion de la fête nationale.

A l'Hôtel de Ville. — La place de l'Hôtel-de-Ville est un des centres les plus recherchés par les danseurs, en raison de la vaste étendue de ses terrasses et de son sol macadamisé.

Le kiosque réservé aux musiciens est peut-être le plus luxueusement décoré de tous ceux qui se trouvent en France. Les carrefours de Paris. D'ailleurs, la place tout entière a droit à une mention spéciale, avec les nombreux trophées qui ornent le palais municipal et les ballons à lumière électrique qui sillonnent la place dans tous les sens et lui font comme une voûte lumineuse.

Inutile, dans ces conditions, d'insister sur le succès considérable du bal en cet endroit. Nous en avons dit ce matin, à eu lieu dans presque toutes les mairies de Paris la distribution des prix du 14 juillet et du Conseil municipal.

Ces prix sont décernés aux élèves des écoles communales qui ont recueilli les plus nombreux suffrages de leurs camarades.

Les mairies ont également distribué des secours en espèces et des bons de pain et de viande aux indigents.

L'AFFAIRE REYNIER

LES FARCEURS A PROPOS D'UN INNOCENT

Le rôle de M. Dumas et de M. Trarieux. — [Les renseignements suivants jettent un jour nouveau sur le rôle de M. Dumas et de M. Trarieux, ces prétendus humanitaires qui ont consacré tous leurs efforts à la défense d'un traître et qui ont laissé au bagne — volontairement — un malheureux dont l'innocence est aujourd'hui proclamée.]

Nous avons eu la bonne fortune de rencontrer ce matin notre confrère P. Sibert, qui depuis 1892 s'occupe avec Clovis Hugues des intérêts de Reynier et dont le récent différend avec M. Trarieux a certainement hâté la solution de cette scandaleuse erreur judiciaire.

Vous devez être heureux, lui demandons-nous, de l'issue que vient d'avoir votre opiniâtre campagne de presse en faveur du malheureux Reynier?

« D'autant plus heureux, nous dit-il, que je vais enfin pouvoir arracher le masque à ceux qui, depuis 1892, se sont opposés de tous leurs efforts à la réhabilitation de Reynier, qu'ils savaient innocents. Parmi eux, M. Dumas, aujourd'hui conseiller à la Cour de cassation, occupe une bonne place. Vous savez, continue notre confrère, dans quelles conditions la garde des sceaux de 1892 l'envoyait à Saint-Cyr faire une enquête sur les faits que j'avais dénoncés dans l'Éclair. Les deux heures, et sans interroger aucun témoin, il en avait terminé. Et comme le maire de la commune lui disait que Reynier n'était pas plus coupable que Borras, il lui répondait :

« Borras était coupable, et si nous l'avons gracié, c'est que nous y avons été forcés par les députés et la presse. »

« Son seul souci a toujours été de sauver le parquet de Toulon, qui lui avait offert une sinécure de rendre la justice? »

« Enfin, dans les différents entretiens que j'eus avec lui à la rue Cambon, il m'a avoué que le retour de Reynier découvrirait trop le crime des magistrats de 1892, qu'il n'aurait pas assumé de « graves torts » et porterait atteinte au prestige d'infailibilité des arrêts de justice. »

« Son seul souci a toujours été de sauver le parquet de Toulon, qui lui avait offert une sinécure de rendre la justice? »

« Par suite de la foule qui se pressait en certains endroits, le service des omnibus a subi de légères modifications. Dans les quartiers de Belleville et de Ménilmontant, plus que toute autre part, la Fête nationale a été gaiement célébrée. Le dix-neuvième arrondissement. Le programme des réjouissances, élaboré par le conseil municipal comprend chaque année le dix-neuvième arrondissement. La situation particulière du parc des Buttes-Chaumont favorise en effet l'organisation d'une fête, et la municipalité sait tirer parti des ressources naturelles qui lui sont offertes. L'entrée du parc est libre, les promeneurs sont autorisés, par exception, à fouler les pelouses et à s'installer, à leur fantaisie, sur l'herbe, à l'ombre des grands arbres. De nombreuses baraques foraines, manèges, divertissements de toutes sortes, sont disséminés dans les endroits les plus agréables; aussi le public se presse-t-il en nombre, ayant à l'intérieur de Paris l'illusion de la véritable campagne. Les comités se sont formés nombreux et ont rivalisé d'entrain pour l'ornementation de leurs quartiers respectifs. A deux heures, cet après-midi, a eu lieu une fête nautique sur le bassin de la Villette, qui complète le programme des fêtes de la journée. Ce matin, à la mairie, ont été distribués les prix du 14 juillet. Cette cérémonie était présidée par M. Mathieu Moreau, maire. La société de gymnastique de l'arrondissement et la fanfare municipale prélaient leur concours à la fête. Le quartier Latin. Le joyeux quartier Latin a célébré avec entrain l'anniversaire de la prise de la Bastille. De multiples drapeaux claquaient gaieusement au vent. Le boulevard Saint-Michel, la rue des Ecoles, la rue Gay-Lussac, la rue Monge, sont particulièrement pavés. Presque à tous les carrefours des estrades ont été construites pour les musiciens des bals en plein air : on en voit rue Saint-Jacques, rue Gay-Lussac, boulevard Saint-Michel, rue de l'Abbé-de-l'Épée, dans la rue Broca, sur les places Monge et Jussieu, etc. Mais le centre de la fête nationale pour le quartier Latin est sur la place de la Sorbonne; là est installé le bal principal du cinquième arrondissement devant les anciens échafaudages qui voient depuis si longtemps la vénérable façade de l'église de la Sorbonne. Le place sera ce soir éblouissante d'illuminations, de girandoles et de feux de bengale. Dans l'après-midi, les comités de quartier et la municipalité ont fait distribuer aux enfants des écoles communales une foule de divertissements. Les Invalides et l'École-Militaire. Le septième arrondissement est le quartier officiel par excellence. Il a donc avant toute chose reçu la décoration officielle : les monuments publics sont en effet : La Chambre des députés, les ministères des affaires étrangères, du commerce, de l'agriculture et de l'instruction publique, le gouvernement militaire de Paris installé aux Invalides, la mairie du septième arrondissement, les casernes de l'École-Militaire, Duplex, Bellechasse, etc. Des bals champêtres sont installés sur toutes les places du quartier. Le plus luxueux est sans contredit celui de la place de l'École-Militaire. Plus de deux mille personnes ont déjà dansé cette nuit sur cette vaste enceinte et les joyeux valseurs n'ont cessé leur danse échevelée qu'au grand jour! En remontant dans le quartier arrondissement, nous traversons les rues du Commerce, du Théâtre, Croix-Nivert, Javel, et à toutes les fenêtres flottent de nombreux drapeaux aux couleurs nationales, entourés d'un nombre incalculable de lampions et de lanternes vénitienes. Enfin, en descendant la rue de Sèvres, nous remarquons la décoration modeste et pourtant majestueuse des hôpitaux Necker et Laennec, où les malheureux qui souffrent n'ont pas été oubliés, grâce à la générosité de la Ville de Paris. En résumé, sur tous les points de la rive gauche, on ne voit qu'entrain, gaieté et divertissement. LES TROUBLES DE LILLE Pressensé huc (Service spécial de la Patrie) Lille, 14 juillet. — Le dreyfusard de Pressensé faisait hier soir une conférence à l'Hippodrome, où il a débité les clichés ordinaires des défenseurs de Dreyfus. Mais la présence de Pressensé à Lille a été cause de troubles assez graves qui se sont prolongés tard dans la nuit. La foule sifflait aux alentours de l'Hippodrome, attendant la sortie du conférencier qui n'osait se montrer. Le gardien-maire a dû charger la foule, de nombreux arrestations ont eu lieu. — V.

LA MORT DU TSAREVITCH

Bresslau, 14 juillet. — D'après la Gazette de Silésie, le tsarévitch serait mort des suites d'une chute de bicyclette.

LES TROUBLES DE LILLE

Pressensé huc (Service spécial de la Patrie) Lille, 14 juillet. — Le dreyfusard de Pressensé faisait hier soir une conférence à l'Hippodrome, où il a débité les clichés ordinaires des défenseurs de Dreyfus. Mais la présence de Pressensé à Lille a été cause de troubles assez graves qui se sont prolongés tard dans la nuit. La foule sifflait aux alentours de l'Hippodrome, attendant la sortie du conférencier qui n'osait se montrer. Le gardien-maire a dû charger la foule, de nombreux arrestations ont eu lieu. — V.

AUX ARÈNES DE ROUBAIX

Le lion et le taureau (Service spécial de la Patrie) Roubaix, 14 juillet. — Un combat entre un taureau et un lion doit avoir lieu cet après-midi à Roubaix. De nombreux amateurs français et étrangers sont déjà arrivés pour assister à cette lutte terrible. Les visiteurs ont afflué toute la matinée aux arènes pour voir la cage et admirer ses hôtes. Le lion Goliath qui, est une bête merveilleuse, a été victime d'un léger accident. Très peu à l'aise dans la petite cage qui l'a amené de Pola (Istrie) et dans laquelle il est resté huit jours, Goliath a livré contre le grillage de cette cage des assauts répétés qui paraissent n'avoir du résultat en ce qui résultait de s'échouer à différentes places le front du fauve. Mais ce n'était pas tout; Goliath s'est également, en frappant à coups de griffes ledit grillage, arraché le dessous des deux pattes de devant. De sorte que, quand Goliath fut lâché sur le sol caillouteux de l'arène, il souffrait à chaque pas. Ce petit accident n'aura aucune suite, les écorchures sont cicatrisées et Goliath est redevenu aussi ingambe qu'auparavant.

LE MORT DU TSAREVITCH

Bresslau, 14 juillet. — D'après la Gazette de Silésie, le tsarévitch serait mort des suites d'une chute de bicyclette.